Chronique

UNE SOIRÉE A L'ESPLANADE

Berlin, mars 1932.

Il est, au fond de l'hôtel Esplanade, une vaste salle où la société franco-allemande donne ses conférences. Ce soir, cette salle est comble. Un millier de personnes sont assemblées, quoique le temps des élections ne soit pas très propice aux jeux de l'esprit, et quoique la France ne soit pas très en faveur à Berlin. Au premier rang, le président du Reichstag, M. Lœbe, immobile derrière ses lunettes, écoute; l'ambassadeur de France, M. François-Poncet, l'œil vif, l'allure élégante, tout en écoutant, compose des idées et des jugements dans son esprit lettré et clairvoyant. M. Théodore Wolff, le directeur du *Berliner Tageblatt*, le masque fait d'intelligence et de finesse, avec ce je ne sais quoi d'aimablement lassé qu'a le visage des hommes qui connaissent trop bien l'espèce humaine, esquisse un sourire aiguisé. Il y a là des diplomates, de jolies femmes, une partie de la société berlinoise, des intellectuels et, serrés le long des murs, des jeunes gens et des jeunes filles qui, pendant des heures, écoutent debout.

L'usage de ces conférences est que, dans la même soirée, un Français et un Allemand, parlant tour à tour, se donnent une sorte de réplique. C'est ainsi qu'un soir de février, M. Martin du Gard, le directeur des *Nouvelles littéraires*, a eu pour partenaire un critique célèbre de Berlin, M. A. Kerr. Cette fois encore, le président de la Société franco-allemande, le docteur Grautoff, annonce les deux conférenciers; ils traiteront des sujets tirés de ce thème général : la Nation et le Monde, *Nation und Welt*. Mais, avant eux, M. Grautoff donne la parole à un personnage beaucoup plus important, M. Robert Weissmann, secrétaire d'Etat à la présidence du conseil de Prusse.

Le secrétaire d'Etat Weissmann, grand, découplé comme un homme de sport, sculpté dans le muscle et dans l'os, l'habileté même, avec une vivacité d'escrimeur et l'air d'un homme qui aime la vie, ressemble singulièrement à un des types classiques de l'homme de cour d'ancien régime, du geheimrat de grand style. Toute la différence est qu'il est trop ressemblant, et qu'un geheimrat serait moins geheimrat que lui. Mais enfin l'impression est saisissante, et cet homme vigoureux, galant avec rudesse, un appétit joyeux sur les traits, merveilleusement compréhensif et énergique, est une figure telle qu'on en rencontre rarement parmi les visages sérieux de la nouvelle Allemagne.

Il a mis des lunettes d'écaille, et cet orateur, qui ne veut pas l'être ce soir ou qui du moins ne veut se permettre qu'une éloquence contenue, lit l'éloge — que toute cette foule est venue entendre — de Briand. Que le ciel me préserve de parler ici politique ! Je ne fais que rapporter, en voyageur, ce que j'ai vu. Chacun jugera comme il l'entend. D'une voix bien timbrée, et d'un accent ferme, M. Weissmann commence :

« Aristide Briand, qui, après d'éclatantes funérailles nationales auxquelles non seulement une nation, mais le monde entier ont pris part, a trouvé à Passy son repos provisoire, pour être inhumé plus tard dans le petit cimetière campagnard de Cocherel en Normandie, devait quitter cette terre sans voir devant lui, à distance d'approche, l'accomplissement de son effort. Il partage ce tragique destin avec beaucoup d'hommes de génie dont le sort a été dans tous les temps de contempler la Terre promise, avec un esprit de voyant, sans pouvoir y pénétrer. »

Qu'on excuse cette traduction. Elle ne rend pas le bel équilibre, la fermeté précise de la période allemande. Mais le sens est clair : nous sommes loin de cette paix rêvée par l'homme d'Etat qui vient de mourir. M. Weissmann ne nous prodigue pas l'illusion. La phrase suivante est moins encourageante encore : « Briand n'a pas pu voir s'achever l'édifice commencé par lui; mais si les races futures devaient atteindre ce but final de son effort, — la paix du monde assurée, — elles devraient rapporter une grande partie de ce succès à l'action d'Aristide Briand. » — Il y a là des conditionnels qui ne sont pas rafraîchissants.

Tout l'éloge est de ce ton sincère et sombre. Par ses dix-huit ministères, Briand est entré dans l'histoire de son pays... « Mais comme pionnier de la paix du monde, et pour avoir combattu le plus terrible des fléaux de l'humanité, la guerre... il est devenu le bien commun de tous ceux qui croient inébranlablement à l'avenir de l'Europe et de l'humanité, dans le sens d'une pacifique ascension spirituelle et sociale. » — Est-ce à dire que nous ayons entendu un discours proprement internationaliste? Point du tout. « Briand était — et c'était le trait fondamental de sa nature — un grand patriote. » Voilà la seconde partie de l'éloge. Et plus loin : « Parce qu'il était un grand patriote, il était aussi un grand Européen et un grand ami de la paix. Les meilleurs patriotes ne sont pas ceux qui, étroits d'esprit et de cœur, ne voient que leur propre pays, et pour qui, comme aux temps de la Grèce antique, tout ce qui est au delà des frontières est barbare et doit être nié ; au contraire, les hommes les plus utiles à leur pays sont ceux qui réussissent à porter au delà de ses frontières l'idée de la paix et de la justice dans tous les autres. »

On voit assez bien les raisons, d'ordre intérieur comme d'ordre extérieur, qu'avait l'orateur de parler ainsi. Mais, quel qu'en soit le dessein, les paroles d'un homme mêlé de si près aux partis de gouvernement m'ont paru bonnes à citer. D'autant plus qu'elles donnaient, pour ainsi dire, le ton à la soirée. Quand il eut fini, on vit se dessiner vaguement sur un écran, comme esquissée dans la neige, une énorme tête de Briand. L'obscurité se fit, et les traits apparurent. Cette figure gigantesque regardait tristement. Une autre la remplaça, qui souriait de coin. Enfin, on montra la magnifique photographie où Briand, seul, penché sur la tombe de Stresemann, semble interroger son propre destin. M. Lœbe se leva. En un moment toute la salle fut debout, immobile et silencieuse.

Ne parlons pas du conférencier français qui prit ensuite la parole. Il avait pris pour thème les romans français qui se passent hors de France, ou quelque chose d'approchant, — peut-être aussi les romanciers voyageurs. Il est atteint d'une manie qui lui fait voir jusque dans les arts des moyens de défense que l'humanité emploie pour prolonger sa durée précaire. Persuadé, comme le croyait Lamarck, que la vie est un miracle, qui se maintient, entre mille causes de ruine, par un nouveau miracle, il considère l'existence de l'humanité comme un combat perdu d'avance, mais dont le dénouement est retardé par les ruses de l'espèce. La plupart de nos sentiments, j'entends les plus délicats et les plus fiers, la pudeur et l'orgueil, ne sont que des systèmes de protection. Quant à la poésie, c'est une thérapeutique déguisée. Elle agit, prétend-il, comme ces ferments qui dédoublent les substances nuisibles. Une bibliothèque lui semble une pharmacie. Il en admire la variété et le poison. Car de bon poison est bon, et guérit plus d'un mal. Parti de là, le conférencier en vint à se demander comment les romanciers, ces apothicaires, au lieu d'administrer à leurs malades, je veux dire à leurs lecteurs, les simples qui croissaient autour de leur boutique, avaient eu l'idée de chercher au loin des drogues étrangères qu'il compara au poivre, à la cannelle, à la girofle et à la quinine. Il découvrit à cet usage du roman exotique cinq ou six raisons, qui en justifiaient les vertus. Le matin même, il avait rencontré M. Bruno Weil, l'auteur de *l'Affaire Dreyfus* et aussi d'un *Boulanger* et d'un *Panama*. Il lui avait exposé son sujet. M. Bruno Weil, qui a un teint frais et un visage reposé sous le plafond bas des cheveux, s'était senti figé : *Eine kühne These*, avait-il murmuré. Une thèse hardie.

Ce n'était là qu'un intermède. Le conférencier allemand, qui parla le dernier, était un homme de taille moyenne, très brun, avec des traits fins et réguliers, dépouillé jusqu'à la maigreur, M. Jakob Schaffner. Il est né à Bâle et, comme beaucoup de Suisses, il pousse jusqu'à l'intransigeance la passion avec laquelle il défend la culture qu'il a choisie. Il y a ainsi des Vaudois plus Français que nous. M. Schaffner a tracé une vision du passé et de l'avenir de l'Allemagne, acte de foi enflammé qu'il a appelé *le Prêche de Marienbourg*. On lui doit de nombreux romans. Notre ignorance proverbiale des littératures étrangères me servira d'excuse pour avouer que je n'ai lu de lui qu'un recueil de trois nouvelles : *Leur bonheur, leur misère*. Dans la première, il se demande ce que nous devons prendre à cœur, ce que nous devons écarter, et si nous pouvons nous soustraire à l'assaut des événements ; — dans la deuxième, qu'est-ce que la vie, et quels sont les droits de la chair; — enfin, la troisième, qui a Bâle pour décor, raconte la rencontre de Hans Bœrmann, unique héritier d'une bonne maison de la ville, avec Elise Hermann, fille honnête et courageuse, secrétaire d'une agence de voyages. — Ce soir, M. Schaffner va nous parler de l'esprit national et de l'esprit universel.

J'avoue que sa thèse, quoique la forme en soit un peu doctrinaire, me plaît beaucoup. M. Schaffner pense que ceux-là seuls entre les écrivains deviennent universels qui sont d'abord profondément nationaux. C'est l'évidence même. Quoi de plus Anglais que Shakespeare, de plus Esagnol que Cervantes, de plus Allemand que Gœthe, de plus Italien que d'Annunzio? C'est pourquoi ils sont devenus le bien de tous les hommes. Le seul écrivain français de notre temps qui soit illustre dans le monde entier, Anatole France, est aussi celui qui a davantage le goût du terroir et les qualités de la race.

Mais pourquoi cela seul qui est le plus national peut-il devenir le plus universel? Le fait n'est pas douteux; quelle en est la raison ? M. Schaffner ne nous le dit point. Je comparerais volontier l'humanité à un sol profond que la patrie recouvre comme un sol superficiel. Les esprits qui n'ont pas poussé dans la terre natale, des racines très profondes et très vigoureuses n'atteignent jamais cette zone plus profonde, où les différences entre nations n'existent plus. Ceux-là seuls qui ont traversé l'humus accumulé, la substance tout entière du passé national, touchent enfin le tuf universel. Un Français, pour devenir un homme, doit d'abord être un Français.

HENRY BIDOU.

LA VIE ÉCONOMIQUE

Les importations de pain belge

On mande de Lille que, devant les importations massives de pain belge, l'administration des douanes avait décidé, à partir d'hier, de ne plus autoriser à s'approvisionner en Belgique que les habitants domiciliés dans un rayon de 2 kilomètres de la frontière et non plus, comme c'était le cas jusqu'ici, tous les habitants des communes limitrophes de la Belgique. Rien que dans le secteur, d'ailleurs extrêmement peuplé, de Tourcoing-Halluin, sur une distance de 25 kilomètres, il passait journellement de 60,000 à 70,000 kilos de pain étranger.

Voulant protester contre cette mesure restrictive, la section de Tourcoing du parti communiste avait organisé une manifestation. Les manifestants s'étaient réunis, hommes et femmes, aux abords de la frontière. Ils furent dispersés par la gendarmerie à cheval qui autorisait simplement le défilé un à un devant le bureau de la douane. Comme, de leur côté, les autorités belges avaient massé des forces pour les empêcher de pénétrer plus avant sur leur territoire, les manifestants se virent contraints de rester sur un espace de route d'une centaine de mètres environ. A cet endroit sont installés, en plein vent, des marchands de pain belge. Les manifestants se sont approvisionnés à raison de 500 grammes par bouche, suivant les prescriptions du décret du 15 septembre 1931, et ont repassé ensuite la frontière par petits paquets.

Il n'y a pas eu d'autre incident.

ECHOS ET INFORMATIONS

Après le mariage du prince Lennart. — A l'issue d'un déjeuner qui avait été offert en son honneur à la préfecture des Alpes-Maritimes, le roi Gustave V de Suède a reçu à l'hôtel où il est descendu son petit-fils le prince Lennart qu'accompagnait sa jeune femme. L'entrevue qui eut un caractère de stricte intimité dura environ une heure. Le prince Lennart a également été reçu par son père le prince Guillaume qui villégiature en ce moment à Eze-sur-Mer.

Un palais de la science. — On va entreprendre la construction à Paris d'une « Maison du savant », qui sera un véritable palais de la science. Il en coûtera quarante millions. L'initiateur de cette fondation est M. Robert Mirabaud.

M. Mirabaud appartient à une famille d'industriels alsaciens, connue pour sa philanthropie. Lui-même a consacré plusieurs ouvrages à des thèses de philosophie scientifique, notamment aux mythes égyptiens et au savant Charles Henry.

Le centenaire de Walter Scott. — C'est en septembre prochain que sera commémoré le centenaire de la mort de Walter Scott. Bien que le programme ne soit pas encore arrêté d'une façon définitive, il est vraisemblable que des cérémonies auront lieu à Dryburgh Abbey, où il mourut, et à la cathédrale Saint-Giles.

Une exposition de livres et de manuscrits est également envisagée ainsi qu'un cortège constitué par les enfants des écoles d'Edimbourg qui figureraient les principaux personnages du romancier.

Enfin le professeur Grierson, de l'université d'Edimbourg, est chargé de la publication d'un livre du centenaire, consacré à Walter Scott et à son œuvre.

Le prochain roman de Bernard Shaw. — Bernard Shaw s'est embarqué le 18 mars au Cap, rentrant en Angleterre. Durant son séjour en Afrique australe, il a écrit un roman dont on sait déjà qu'il met en scène une jeune Africaine à la recherche de Dieu. Elle rencontre le Christ, Mahomet, le professeur bolchevique Pavlof, notable vivisecteur, et divers autres personnages. On devine aisément le ton de cet ouvrage.

Diplomatie archéologique. — Le directeur des fouilles de Buthroton (Albanie méridionale) vient de publier un rapport sur les travaux entrepris sous sa direction depuis 1928. D'après ce document non seulement un théâtre en parfait état de conservation, mais de nombreuses sculptures ainsi que de précieuses inscriptions ont été mis au jour. Parmi ces dernières, les chercheurs ont retrouvé des textes concernant les traités conclus avec des pays voisins.

Cette découverte a quelque chose d'émouvant en ce qu'elle permet de constater que dès les premiers siècles, les peuples éprouvaient le besoin de fixer leurs rapports d'une manière précise et durable. On était déjà loin, en ces vieux temps, de la conception barbare « des chiffons des papier ».

Cercles

Le banquet annuel du Club alpin français aura lieu le 9 avril, à 19 h. 45.

Nécrologie

— On annonce la mort de *M. le professeur Edgard Hérouard*, de la Sorbonne, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de l'ordre de Saint-Charles de Monaco, décédé en son domicile, 9, rue de l'Eperon, à Paris. Les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité, le 20 mars 1932.

— On annonce la mort, à l'âge de 72 ans, de *Me Anthelme Rubellin*, avocat, ancien bâtonnier du barreau de Lyon, chevalier de la Légion d'honneur. Le président Lacroix, en remplacement du premier président, a prononcé une allocution à la première chambre de la cour d'appel, et M. Bouchère, président, au tribunal. Les audiences ont été suspendues un quart d'heure en signe de deuil.

— On nous prie d'annoncer le décès de *M. Paul Hayem*, survenu à Nice le 15 mars. De la part du professeur Georges Hayem, son père, de M., Mme, Mlle Cahen-Hayem, ses sœurs, beaux-frère et nièces. Les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité.

— Les obsèques de *M. Pierre de Sorbier de Pougnadoresse*, ministre plénipotentiaire, directeur général de la Banque ottomane, officier de la Légion d'honneur, décédé le 21 mars, muni des sacrements de l'Eglise, auront lieu mercredi 23 du courant, à 10 h. 30 précises, en l'église Saint-Philippe du Roule, où l'on se réunira.

Après la cérémonie religieuse, le corps sera transporté à Poitiers où sera faite l'inhumation. Le présent avis tient lieu de faire-part.

— On annonce la mort de *Mme Henri Huchard*, veuve du docteur, membre de l'Académie de médecine, décédée à Paris. Le service suivi de l'inhumation aura lieu à Clamart (Seine), mercredi 23 du courant, à 10 h. 30, en l'église Saint-Joseph. Ni fleurs ni couronnes.

— Nous apprenons le décès de *Mme la générale de Klapka*, survenu le 15 mars à Torquay (Angleterre).

Nouvelles diverses

— Les nombreux amis de M. Ambroise Rendu, le doyen des deux assemblées de l'Hôtel de Ville, ont fêté hier, en une cérémonie intime, sa rosette d'officier de la Légion d'honneur. M. François Latour, président du Conseil municipal, a prié le conseiller de Saint-Thomas-d'Aquin d'accepter son buste exécuté à cette occasion. Les deux préfets applaudirent à ce geste, dont M. Ambroise Rendu se montra extrêmement touché.

— La Société italienne de bienfaisance (square Rapp, 6) donnera une grande matinée dansante sous le haut patronage de l'ambassadeur d'Italie, le comte Manzoni et de la comtesse, le dimanche 10 avril, de 15 à 19 heures.

— Aliments bien digérés, créateurs d'énergie et de joie. A cet effet, combattez la constipation qui maintient dans l'intestin les déchets nocifs, affaiblit le sang, trouble le foie, occasionne les douleurs de reins. Prenez Eno's « Fruit Salt », seul vrai « Sel de Fruit », doucement laxatif, tonique de l'estomac, régulateur sans égal de l'intestin. Une cuillerée à café dans un verre d'eau matin et soir. Dans toutes les pharmacies : 15 francs le flacon et 25 francs le double flacon.

Cours et conférences

M. François Albert, député, ancien ministre, fera mercredi soir, à 20 h. 30, 27, rue Jean-Dollent, sous les auspices de la Ligue universitaire des droits de l'hommes, une conférence sur l'école unique.

Ce soir et demain

MARDI SOIR : 20 h. 30, Club du Faubourg, débat sur le film « les Croix de bois »; concerts : 21 heures, rue Daru, 8 : les Amis des artistes; 6 *bis*, rue Campagne-Première : concerts du Montparnasse.

MERCREDI : ouverture du Concours hippique : 14 heures, prix de la Prévoyance (obstacles); 16 h. 30, prix internationaux (chevaux de selle); 14 h. 30, séance publique de l'académie d'agriculture; au Javelot (théâtre 1932), en matinée, répétition générale d'une fantaisie de M. Francey, et d'une pièce de Mlle Dixon; à la Potinière, en soirée, répétition générale d'une opérette de M. Victor Alix; à la Comédie-Caumartin, en soirée, répétition générale d'une opérette de M. Boucot; au Tremplin, en soirée, répétition générale d'une comédie de MM. Descaves et Gril; au théâtre Mogador, reprise de *Rose-Marie;* 21 heures, 8, rue Daru, concert Barnett; 21 heures, 78, rue Cardinet, musique russe; 180, rue de l'Université : concerts pour tous, avec l'école Jeanne-Ronsay.

Courses à Maisons-Laffitte, Nice.

BULLETIN METEOROLOGIQUE
DE L'OFFICE NATIONAL

I. — *Le temps du 21 au 22 mars à 7 heures*

Maxima : Bayonne +15°, Paris-Saint-Maur, Bordeaux, Perpignan, Marseille-Marignane, Saint-Raphaël 14°, Rennes, Tours, Nantes, Toulouse 13°, Royan-la Coubre, Valenciennes 2°, Lyon, Dijon 11°, Calais-Saint-Inglevert, Clermont-Ferrand, Strasbourg 10°, le Havre, Brest 9°, Nancy 8°, Belfort 7°.

Minima : Brest +9°, Perpignan 8°, Rennes, Nantes 7°, Calais-Saint-Inglevert, Paris-Saint-Maur, le Havre, Bayonne 6°, Tours 4°, Royan-la Coubre, Dijon, Saint-Raphaël 3°, Valenciennes, Lyon, Toulouse 2°, Nancy, Strasbourg 1°, Belfort 0°, Marseille-Marignane —1°, Clermont-Ferrand —2°, Bordeaux —3°.

Etat de la mer le 22 mars à 7 heures : Calais-Saint-Inglevert, Royan-la Coubre, belle; le Havre, calme; la Hague, Sète, Saint-Raphaël, peu agitée; Ouessant, agitée; Socoa, houleuse.

Pluie des 24 heures le 22 mars à 7 heures : traces, Paris-Saint-Maur, Chartres, Valenciennes, Abbeville, Strasbourg, Argentan, Cherbourg, Brest, Ouessant, Lorient, Tours, Angers; 1 mm., Metz, Nancy, Belfort, la Hague, Nantes; 2 mm., Rennes, Bréhat, le Havre.

II. — *Situation sur les côtes le 22 mars à 7 heures*

Une zone de hautes pressions couvre le sud de la Scandinavie (1,034 mb), s'étendant vers la France et vers le nord-ouest de l'Espagne (1,028 mb). Les pressions sont basses au large sud de l'Islande (1,010 mb), sur la Laponie (1,010 mb), et sur le sud de l'Adriatique (1,005 mb). A Paris 1,027 mb. Une baisse de —7 mb couvre le nord-ouest de l'Europe s'étendant vers l'Angleterre (—1 mb), vers la France (—3 mb), et vers l'Autriche (—2 mb). Une autre, —8 mb, se trouve sur le nord de la Scandinavie et sur la Finlande. Une hausse de +6 à +8 mb intéresse le sud de la Scandinavie et les Etats baltes. Les variations sont faibles positives sur la Méditerranée. Le courant de perturbations lent est orienté de l'ouest à l'est sur l'ouest de l'Europe.

III.— *Evolution probable de la situation jusqu'au 23 mars à 18 heures*

Le 23 mars, à 7 heures, la baisse d'Angleterre sera sur le Danemark (—2 mb), s'étendant vers la France (—1 mb). La baisse de Scandinavie sera sur les Etats baltes. Une baisse (—3 mb) apparaîtra sur le golfe de Gênes. La hausse du sud de la Scandinavie sera sur l'Autriche. Une hausse +10 mb abordera le nord-ouest de l'Europe s'étendant vers les îles Britanniques (+3 mb) et vers le nord-ouest de la France (+4 mb). Le système nuageux actuellement sur la moitié nord de la France intéressera encore demain le quart nord-est du pays en se désagrégeant progressivement sous l'action de la hausse du nord-ouest de la France.

En conséquence, en France, pour la journée du 23 mars :

a) Vent. — Dans le sud et le sud-est : secteur nord 6 à 8 m. (mistral dans la vallée du Rhône 10 à 12 m.). Dans le quart nord-ouest : secteur nord-ouest 7 à 8 m. Ailleurs : faible variable.

b) Etat du ciel. — Dans le sud et le sud-est : quart ou demi couvert avec belles éclaircies. Dans le quart nord-est : ciel brumeux couvert avec pluie ou neige, suivie d'éclaircies. Ailleurs brumeux, trois quarts couvert avec éclaircies et quelques averses.

c) Température. — Dans la moitié nord : stationnaire ou en baisse. Moitié sud : stationnaire.

Région parisienne :

IV. — *Prévisions pour la soirée du 22 et la nuit du 22 au 23 mars*

Vent faible du secteur nord-ouest, ciel couvert avec quelques chutes de bruine. Température stationnaire.

V. — *Prévisions pour la journée du 23 mars*

Vent faible du secteur nord-ouest, ciel trois quarts couvert avec éclaircies et quelques averses locales. Température sans grand changement.

FAITS-DIVERS

Disparition. — Les milieux américains de Paris s'inquiètent de la disparition d'un de leurs compatriotes. Il s'agirait d'un ancien combattant de la guerre de Cuba qui est venu, il y a trois semaines solliciter un secours aux bureaux de l'American Legion, rue Pierre-Charron, 49. Le visiteur, qui ne paraissait pas jouir de toutes ses facultés mentales, se disait ingénieur et était porteur d'un contrat lui assurant 250,000 francs par an pour la direction d'une firme d'automobiles en Roumanie. Le chef de service de l'entr'aide américaine qui le reçut, se trouve actuellement en voyage. Peut-être a-t-il pris note de l'identité de son compatriote dont on n'a plus aucune nouvelle.

Cambrioleurs arrêtés. — Propriétaire d'un débit, rue Grenéta, 35, Mme Oullard, habite au premier étage de l'immeuble. Elle a eu la précaution de faire installer une sonnerie qui la prévient de toute présence insolite dans la maison. Hier, vers 10 heures, cette sonnerie retentissait. Mme Oullard se précipita et dans l'escalier se heurta à deux individus qui la bousculèrent et prirent la fuite. Mais, Mme Oullard courut derrière eux en criant « au voleur ». Deux agents alertés s'élancèrent sur les fuyards et réussirent à les appréhender. Il s'agit de deux repris de justice, Louis Cuzin, ancien bagnard, et Victor Mathelin, déjà condamné pour vol et recherché par le parquet de Lyon pour homicide volontaire.

Agression. — Nous avons signalé hier l'agression dont avait été victime, de la part d'automobilistes, Mme Féré. L'enquête menée par M. Godard de Donville, commissaire de police d'Asnières, a établi que la voiture abandonnée près de Gennevilliers était celle des agresseurs. Mme Féré a, en effet, reconnu le véhicule dans lequel elle avait pris place à Bezons. Elle a, en outre, pu fournir un signalement assez détaillé de ses agresseurs. Elle a même ajouté qu'elle croyait avoir déjà rencontré l'un d'eux dans un bar du quartier de la porte Champerret.

Les accidents de la circulation. — Une motocyclette conduite par M. Constant Bertrand, quarante-trois ans, carrier, est entrée en collision près de Boissise-le-Roi (Seine-et-Marne) avec une automobile. M. Bertrand a été tué sur le coup.

— M. Jean Boisson, vingt-deux ans, demeurant à Beaumesnil (Eure), circulait à motocyclette en compagnie de sa sœur, âgée de dix-huit ans, quand, par suite d'un dérapage, il s'est jeté sur un poteau télégraphique. Il est mort peu après ; sa sœur a été légèrement blessée.

— A Forges-les-Eaux (Seine-Infrieure), M. Maurice Vérité, soixante-douze ans, a été tamponné par un train de marchandises et a succombé à une fracture du crâne.

— M. Robert Vaquez, cultivateur à Authies (Somme), traversait le village de Puchevillers, au volant de son automobile dans laquelle avait pris place toute sa famille, lorsque la voiture a fait panache. Un des enfants du conducteur, un garçonnet de trois ans, a été tué. Six autres personnes ont été blessées ; trois d'entre elles, Mme Vaquez, sa belle-mère et un autre de ses enfants sont très gravement atteintes.

— Une automobile dans laquelle avaient pris place M. Peytral, préfet du Pas-de-Calais, sa femme et sa fille, est entrée en collision à Tain-l'Hermitage (Drôme), avec celle de M. Maurice Chevenet, publiciste à Lyon. Ce dernier, qui prenait part à la course automobile Paris-Nice, et qui fut légèrement contusionné, a dû abandonner.

— Sur la route nationale d'Antibes à Nice, M. Ferdinand Capoli, quarante-trois ans, circulait à motocyclette emmenant en tandem, M. Lionelli Furetti, soixante-sept ans, lorsque, doublant une automobile, il se trouva devant une voiture arrivant en sens inverse. La motocyclette accrocha l'aile de la voiture. M. Furetti eut la jambe gauche brisée ; sa machine se jeta ensuite contre le parapet d'un pont voisin et M. Capoli fut également blessé très gravement.

L'explosion de Beauchamps. — Nous avons dit comment, sur le point d'être déclaré en faillite, un épicier de Beauchamps (Seine-et-Oise) avait tenté, avec des complices, d'incendier sa boutique. Lors de son arrestation, cet épicier, Le Marec, avait été trouvé porteur de plusieurs titres de rente dont il n'avait pas voulu indiquer la provenance. Il déclara ensuite que ces valeurs lui avaient été remises par son complice, Noël-André Persezou, dit « Dédé ». Interrogé par le capitaine de gendarmerie Blanchard, Persezou avait avoué que ces titres provenaient d'un cambriolage effectué en compagnie d'un nommé Joseph-Georges Benvenuti, né à Marseille en 1903, demeurant 32, rue de Bretagne, à Paris. Celui-ci a été arrêté et il a déclaré que certains titres provenaient, en effet, d'un cambriolage commis, en février dernier, quai de Bercy, à Paris. Mais pour le surplus, il n'a pu en indiquer la provenance.

Etrange suicide. — Un cafetier, M. Jean Coiffier, quarante-deux ans, demeurant 12, rue de la Vigilance, à Lyon, s'est suicidé en avalant tous les billets de banque constituant ses économies. Il est mort étouffé. A l'autopsie, on a découvert dans la gorge du suicidé des billets de mille et de cent francs, et dans l'estomac, une forte dose de véronal.

Le double assassinat de Saint-Georges-de-Mons. — Nous avons relaté la découverte d'un double crime au hameau de Mazal, dans la commune de Saint-Georges-de-Mons où, dans une maison isolée, vivaient ensemble Mlle Loiseau, soixante-deux ans, et Mme veuve Rossignol, soixante et un ans : les cadavres des deux femmes avaient été trouvés à moitié carbonisés dans la cuisine. L'enquête activement menée par la police mobile de Clermont-Ferrand, vient d'aboutir à l'arrestation de l'assassin, Marien Eveaux, âgé de trente et un ans, ouvrier agricole à Saint-Georges-de-Mons. Les enquêteurs furent mis sur la piste par un témoignage suivant lequel Mlle Loiseau avait naguère manifesté des craintes au sujet d'Eveaux. Des fouilles minutieuses entreprises au domicile de celui-ci firent découvrir des vêtements fraîchement lavés et un fusil dont la crosse avait été récemment abîmée. Appelé à donner des explications et pressé de questions, Eveaux finit par avouer qu'il était bien l'auteur du crime. Il a déclaré qu'il n'était pas venu chez les deux femmes pour les tuer, mais pour les voler. C'est devant leur résistance qu'il avait commis son double assassinat. Il a ajouté que ce crime ne lui avait rien rapporté, toutes les économies des vieilles femmes se trouvant en banque. Eveaux a été incarcéré dans la soirée à la prison de Riom.

TRIBUNAUX

Histoire d'un pseudo-cercle. — Nous avons, il y a huit jours, parlé des poursuites exercées devant la 12e chambre du tribunal correctionnel contre ce quatuor d'escrocs qui, dans un pseudo-cercle où avait été attirée par l'un d'eux une riche Suédoise, Mme Flacke, avaient gagné à cette dernière, par les moyens que l'on devine, une somme considérable. André Hopkins, un Anglais, celui-là même qui fut l'instigateur de l'opération, vient d'être condamné à quatre ans de prison et 2.000 francs d'amende; Barthelemy Damiani, un Corse, le propriétaire de l'hôtel de la rue de l'Echelle où avait été organisé le pseudo-cercle, s'est vu infliger 3 ans de prison et 1,000 francs d'amende; Edouard Apfel, un autre Anglais, qui remplit le rôle de caissier du cercle, subira treize mois de prison et payera 500 francs d'amende; enfin, le Corse Alfonsi, qui fut un faux croupier, s'est entendu condamner à six mois de prison aves sursis et à 50 francs d'amende.

Il y a « amie » et « amie ». — La 12e chambre de la cour présidée par M. Reulos vient de juger, faisant siennes les conclusions de son avocat général, que l'amie d'un homme marié tué dans un accident d'automobile ne pouvait, à la suite de cet accident, réclamer de dommages-intérêts, alors même que la femme légitime vivait séparée, en fait, de son mari, et que l'amie partageait, depuis des années, l'existence de ce dernier. L'allocation de dommages-intérêts serait, dans ces conditions, contraire à la morale et viendrait consacrer une situation irrégulière. L'amie d'une homme libre de tout lien conjugal peut, par contre, prétendre à des dommages-intérêts. Mes Sbriglia et René Lafarge, Me Jean Carré et Joseph Python avaient soutenu les deux thèses qui s'opposaient.

AÉRONAUTIQUE

La liaison Europe-Amérique du sud

Le *Graf-Zeppelin*, qui poursuit sa route vers l'Amérique du sud, a survolé Tanger hier lundi, à 16 h. 45.

Le voyage France-Nouvelle-Calédonie

L'aviateur de Verneilh, pilotant l'avion *Biarritz*, est arrivé hier à 16 h. 30 (heure locale) à Batavia, faisant route pour la Nouvelle-Calédonie. Il a l'intention de partir mercredi matin pour Kupang.

AUTOMOBILISME

La mission Citroën-Centre-Asie

On mande de Hanoï que la mission Citroën-Centre-Asie, est sur le chemin du retour. Elle a quitté Hanoï pour se rendre à Saïgon. Elle s'arrêtera ensuite à Haïphong, où aura lieu l'embarquement de la mission qui rentrera en Europe par la voie maritime, après avoir fait escale à Hong-Kong, où les membres de la mission prendront le corps de M. Georges-Marie Haardt, pour le ramener en France.

L'arrivée de la mission est prévue pour fin avril à Marseille.

Le Criterium Paris-Nice

Sur les cinquante-neuf concurrents qui, vendredi dernier, ont quitté Paris pour Nice, cinquante-six sont arrivés hier au but.

Le déchet a été faible. Aucun abandon au cours de la dernière étape Marseille-Nice, accomplie hier.

Aujourd'hui mardi, au cours de l'après-midi, épreuve de vitesse sur 500 mètres et épreuve de freinage, pour le classement des concurrents.

Le Grand-Prix de Tunisie

Le quatrième Grand-Prix de Tunisie aura lieu le 3 avril prochain, sur le circuit de Carthage, lequel mesure 12 kilom. 714, à parcourir trente-sept fois, soit un total de 470 kilom. 418.

Le quatrième Grand-Prix est doté de 125,000 francs de prix en espèces.

Concours d'élégance

M. Clairius, de Marseille, a gagné dimanche le Grand-Prix d'élégance de Cannes, avec sa 26 chevaux, 6 cylindres Hispano junior.

Ce succès confirme, une fois de plus, l'élégance de lignes de cette voiture, si appréciée, au surplus, de tous les connaisseurs de belle mécanique.

FEUILLETON DU *Temps*
DU 23 MARS 1932

LA MUSIQUE

A L'OPERA-COMIQUE : première représentation du « Roi bossu », opéra-comique en un acte, livret de M. Albert Carré, musique de Mlle Elsa Barraine; reprise des « Pêcheurs de perles », opéra en trois actes et quatre tableaux, paroles de E. Cormon et Michel Carré, musique de Georges Bizet.

AU THEATRE DES BOUFFES-PARISIENS : première représentation de « la Pouponnière », opérette en trois actes de M. R. Pujol et Ch.-L. Pothier, musique de MM. H. Verdun et C. Oberfeld.

AU THEATRE DE LA MADELEINE : première représentation du « Voyage de Tchong-Li », légende en trois tableaux de M. Sacha Guitry, musique de M. Louis Beydts.

Quoi d'étonnant qu'à cette entrée du printemps notre attention soit appelée sur des œuvres juvéniles ou légères? Des frais échantillons de genres faciles nous sont présentés de divers côtés. A l'Opéra-Comique, une musicienne de vingt-deux ans prend son premier essor avec *le Roi bossu*, un opéra-comique tendre et délicat. Aux Bouffes-Parisiens, *la Pouponnière* contentera les âmes simples par son ton leste, fringant et familier. Sur la scène du théâtre de la Madeleine, M. Sacha Guitry et Mme Yvonne Printemps, parfaitement accompagnés par M. Louis Beydts, continuent de séduire leur public avec le *Voyage de Tchong-Li*, d'une exquise et ingénieuse économie de moyens. Ces tentatives sont peu ambitieuses, j'en conviens. Elles ne sont entreprises, dans cette saison favorable, que pour conquérir les auditeurs de toutes catégories. Croyons que, malgré la dureté des temps, les spectateurs ne se déroberont pas davantage.

Mlle Elsa Barraine a obtenu le premier grand-prix de Rome pour la composition musicale en 1929. Elle n'était alors âgée que de dix-neuf ans. Je vous ai parlé à l'époque de sa cantate d'une grâce triomphante. La jeune musicienne n'a pas pris une fierté mal fondée de cette récompense suprême. Elle avait la chance d'avoir été préparée par l'un de nos plus grands compositeurs, M. Paul Dukas. Elle n'a pas voulu se dégager trop vite de son admirable enseignement; elle s'est appliquée à suivre assidûment, jusqu'à présent encore, son cours du Conservatoire. C'est naturellement à son maître qu'elle a offert la dédicace de son premier ouvrage dramatique, *le Roi bossu*, qui vient d'être exécuté à la salle Favart. Nul doute que l'illustre auteur d'*Ariane et Barbe-Bleue* ne soit flatté par cet hommage touchant, par ces prémices d'un talent d'une distinction si coulante.

M. Albert Carré a déjà fixé son expérience concertée du théâtre dans l'heureux livret de *la Basoche*, dont André Messager a fait un chef-d'œuvre. Il a placé l'intrigue du *Roi bossu* dans la même atmosphère gracieuse et reculée du seizième siècle.

L'orfèvre Balthazar est père de six filles qui portent chacune un nom de fleur : Pervenche, Glycine, Rose, Violette, Marguerite et Eglantine. Depuis un mois, Pervenche, la plus sérieuse de toutes, travaille jour et nuit à peindre et enrichir de pierreries le portrait du roi. A force de considérer l'image du monarque aux yeux tristes, elle s'est éprise de passion pour le haut personnage.

Pourtant, aucun sujet n'a pu encore voir de près le souverain qui vit obstinément dans la solitude. Seul son médecin, maître Ambrosius, est admis à l'approcher. Appelé auprès de la languissante Pervenche, maître Ambrosius connaît bientôt son mal: elle aime d'un amour désespéré le roi.Le vieil homme s'empresse d'aller raconter au monarque l'aventure dont il est le héros, pendant que Balthazar tente de détacher sa fille d'un sentiment aussi hasardé. Mais Pervenche n'en veut pas démordre. A ce moment paraît devant la boutique de l'orfèvre un bossu richement vêtu. Il entre, vivement ému par la beauté et la douceur de Pervenche. L'étranger demande à faire l'emplette de quelques bijoux. Il confie à la jolie vendeuse qu'il désire se marier. Il essaye de glisser au doigt de Pervenche une bague. La petite bijoutière l'arrête. Ce refus confirme le visiteur dans ses espérances. Pervenche se sauve quand survient Balthazar. L'orfèvre parle d'abord à son client contrefait avec dédain. Mais il s'aperçoit que l'homme est riche. Il appelle aussitôt ses cinq filles-fleurs et leur recommande le fastueux et ridicule personnage. Les vierges folles organisent en pouffant une partie de colin-maillard. Sur ces entrefaites, maître Ambrosius est revenu. Il dit à Balthazar que l'acheteur bossu n'est autre que le roi lui-même. Balthazar et ses filles tombent à genoux. L'orfèvre se relève pour prendre la mesure de la tête du souverain, car il doit livrer un diadème pour le couronnement qui va se faire le lendemain. Un autre diadème est nécessaire pour la reine, déclare le roi bossu. Balthazar demeure confus. Il ignore encore la compagne de son auguste visiteur. Je vais prendre la mesure moi-même, ajoute le monarque qui s'incline sur Pervenche prosternée à ses pieds et embrasse la tête chérie... C'est ainsi que le roi bossu d'un royaume imaginaire prit pour femme la simple fille d'un orfèvre.

Cette légende, d'une poésie familiale et souriante, a été écrite en vers d'une régularité ornée. M. Albert Carré, qui connaît point par point la technique théâtrale, a filé les scènes, amené les effets avec des soins redoublés, achevés. Son livret, galant et malicieux, seyait, semblait-il, à une jeune fille musicienne comme Mlle Elsa Barraine. Cette collaboration entre un librettiste octogénaire et une contrapontiste de vingt ans ne manquait d'ailleurs pas de piquant. Mlle Barraine avait, en définitive, à commenter lyriquement un scénario allègre d'opéra-comique. Partie d'un point de vue spécial, elle n'a visé de tous ses moyens qu'à peindre un coin du passé avec des teintes fondues, dégradées, pâlies.

La partition du *Roi bossu* est d'une élégance harmonique indiscutable. Chaque scène a été établie, cernée avec un art ingénieux. Le plan général reste assez confus. Dès le prélude résonne majestueusement, en *do* dièse mineur, le thème mélodique et rempli de nostalgie qu'on pourrait appeler thème du regard du roi. Le monarque gibbeux est défini par trois autres thèmes qu'on découvre plus loin; l'un, très expressif, en *la* majeur, l'autre, claudicant, fait d'un rythme binaire alternant avec un rythme ternaire et le dernier, d'exaltation amoureuse, présenté en éventail et constitué par une gamme descendante accompagnée en mouvement contraire par une gamme ascendante. La rêveuse Pervenche est dépeinte par un motif en arabesque qui rappelle *le Coq d'or* de Rimsky-Korsakof. Les deux vieillards, Balthazar et Ambrosius, n'ont à leur disposition qu'un seul thème d'une gravité rude et sentencieuse, en *si* bémol majeur. Enfin les cinq filles-fleurs de Balthazar sont décrites par un motif vif, espiègle et perlé qui paraît issu de la scène des diamants d'*Ariane et Barbe-Bleue*

Entre ces thèmes habilement partagés ont été insérés deux morceaux d'un style ancien ; un chœur, le « jeu de colin-maillard » dans le mode hypodorien et qui débute en canon; une ballade, dans le mode dorien, qui n'est qu'une vieille chanson française, librement traitée en six couplets et d'une harmonisation simple et variée. Le soir de la première représentation, cette fausse ballade a ravi l'auditoire, et l'interprète, couvert d'applaudissements, s'est vu obligé de la répéter. Ajoutons que cette page fortunée n'est pas purement d'inspiration française. Elle est en effet écrite dans l'ambiance de la chanson de Théodore, du deuxième acte de *Boris Godounof*.

La partition se termine en *si* bémol majeur sur le thème d'amour en éventail déjà signalé. Mlle Barraine a voulu se montrer, à la fin, dans une pleine indépendance. Régulièrement, la conclusion de l'ouvrage aurait dû se faire sur le thème royal du début et dans des tons de *do* dièse majeur ou de *mi* majeur, relatifs du *do* dièse mineur du prélude. La jeune musicienne a-t-elle voulu nous faire entendre que le malheur du roi bossu, malgré le couronnement de sa flamme, n'était pas achevé ? Ou bien a-t-elle résolu de prouver publiquement qu'elle n'était pas esclave des règlements en honneur au Conservatoire ? Peu nous importe. En tout cas, l'orchestration, avec des échos de flûte plaintive et presque entièrement confiée au quatuor, est du travail le plus délicat. Elle laisse baigner le sujet dans une poésie mystérieuse. Quant à la déclamation, elle est nettement debussyste.

Il est évident que Mlle Elsa Barraine s'est longuement nourrie des musiques de Claude Debussy et de M. Paul Dukas. Elle a suivi assez avant les progrès de la musique. Malgré ses recherches d'écriture, elle n'a pas le parti pris de se singulariser. Elle sent avec âme et plaît par le détail de ses compositions. Le tableau d'intérieur qu'elle expose avec *le Roi bossu* est dans des nuances sombres, mates et diffuses. Mais il est plein de sincérité, de charme attendrissant et, parfois, de raffinement. Cette première partition prête encore peu à l'effet. On lui aurait souhaité plus de relief et de clarté. Mlle Elsa Barraine ne serait-elle qu'une élégiaque chaste et morose ? Elle ne s'épanche que du bout des lèvres. Pour mettre en jeu ses dons naturels et ses facultés, elle ne laisse échapper que des pages nostalgiques. Son désir paraît être d'éveiller avec des atténuations fugitives les sentiments intimes. Elle est à la poursuite de beaux fantômes. On croyait assister à une matinée fraîche et rose. Nous avons été conviés à une aube de printemps mouillé, brumeuse, brouillée, désolée. Telle quelle, avec ses demi-rougeurs, ses pudeurs, ses chuchotements et ses inquiétudes, la musicienne témoigne déjà d'un talent sérieux et ferme. Elle a contracté de fortes habitudes d'esprit. Elle est faite pour intéresser du premier coup. Il faut compter de près avec cette jeune artiste qui se donnera, sans nul doute, plus tard, pleine carrière.

Sous les traits de Pervenche, Mlle Lebard a des reflets de ressemblance avec un personnage de missel. Sa voix est pure et conduite avec goût. La comédienne joue avec intelligence et sensibilité. Dans le rôle du roi, nous avons vu débuter un lauréat des derniers concours du Conservatoire, M. Cathelat. Il est plus artiste que chanteur. Son émission a de quoi surprendre. Dans le rôle de Balthazar, M. Musy fait paraître en lumière son autorité scénique. Ambrosius est figuré par M. Tubiana dont on connaît la belle voix. La bande des jeunes filles rieuses est constituée par Mlles Dousset, Perry, Deva Dassy, Bolut et Brousse. A l'orchestre, M. Fourestier rend avec caractère cette partition toute de recueillement studieux et de fluidité et à laquelle on n'a rien à demander pour la technique.

Le spectacle était complété par la reprise des *Pêcheurs de perles*. Carvalho avait commandé l'ouvrage et s'était empressé de le monter le 28 septembre 1862, à l'Opéra-Comique. Georges Bizet n'était alors âgé que de 24 ans. C'est une partition essentiellement vocale et dans la manière de Verdi et de Gounod. La veine abondante et heureuse du compositeur de *Carmen* n'y a pas encore son large cours. Le ton est forcé sans besoin. Georges Bizet nous a dit lui-même qu'il n'appréciait dans sa partition que le duo de Nadir et de Zurga, et la romance de Nadir, au premier acte, le chœur chanté dans la coulisse et la cavatine de Leïla au second acte, et, enfin, l'air de Zurga au troisième acte.

Mlle Guyla tient avec de riches ressources vocales et une belle plastique le rôle de Leïla. Le rôle lui convient en perfection. M. Giuseppe Lugo est doué d'un ténor éclatant. Mais il semble encore novice et emprunté. MM. Guénot et Tubiana jouent et chantent avec fougue les deux autres rôles principaux. A la tête des instrumentistes, M. Frigara se montre un chef d'orchestre exemplaire. Georges Bizet s'était vu décerner le premier grand-prix de Rome au même âge que Mlle Elsa Barraine, à dix-neuf ans. Est-ce pour cette raison qu'on a cru devoir réunir sur l'affiche de l'Opéra-Comique leurs deux noms ?

Après le sombre drame oriental de Bizet, nous pouvons nous reposer par l'imagination sur l'opérette riante, chatouilleuse et déshabillée des Bouffes-Parisiens, *la Pouponnière*. Dans un imbroglio vaudevillesque et farci de lardons et de lazzis, on nous conte une histoire assez innocente. L'Américain Brown a été dans sa jeunesse l'amant de Mme de la Noy.Il en a eu une fille, Christiane. Par repentir, il a créé une pouponnière que dirige Mme de la Noy. Christiane est maintenant une jeune fille. Elle aime l'interne de la pouponnière, Jean Moreaux, auquel elle s'est promise. Mme de la Noy ne veut pas entendre parler de ce mariage. Elle oblige sa fille à épouser le riche Maximin Rocher. Le soir des noces, Jean Moreaux fait venir la maîtresse du marié et enlève Christiane. Au dénouement, Christiane divorcera pour s'unir à Jean Moreaux et Maximin Rocher épousera son amie harcelante, Titou.

Les auteurs de *la Pouponnière* ont une réputation consacrée au cinéma. MM. Pujol et Pothier ont fabriqué maints couplets pour l'écran. MM. Verdun et Oberfeld ont imaginé la fameuse chansonnette « C'est ma combine » du *Roi des resquilleurs*. Leur musique avec des parties gentilles est d'un fonds vulgaire. Les motifs en sont usés et rebattus. La petite partition de *la Pouponnière* a d'ailleurs un vif stimulant. Elle est orchestrée avec adresse et sans trop de tintamarre. Un ensemble au premier acte s'en détache et paye pour tout le reste.

Il faut reconnaître la supériorité de l'interprétation. Mlle Jacqueline Francell est devenue une divette d'opérette qui peut lutter de talent avec les plus célèbres modèles. Elle incarne Christiane avec des façons incomparables. Mlle Françoise Rosay qui, avant d'être connue au cinéma, a chanté à l'Opéra *Thaïs* et *Salammbô* anime d'un grand souffle, de je ne sais quel style, l'historiette de *la Pouponnière*, d'une recherche amusante mais peu délicate. Pétulante et sans rigorisme, elle est arrivée à une entière autorité. Mlle Meg Lemonnier est une alerte Titou. MM. Koval, Blanche, Carette, Sergy demeurent des comédiens d'une sûreté de métier infaillible. Mlle Davia a une connaissance fine et juste du chant. Elle sait prendre toutes les formes pour persuader.

Avec *le Voyage de Tchong-Li*, nous sommes ramenés aux convenances de la musique et du théâtre. Mon ami Pierre Brisson vous a analysé dans son feuilleton l'intrigue poétique et légère qu'a combinée M. Sacha Guitry. L'auteur de tant de comédies hautes, vives et enjouées, sait rafraîchir chaque fois sa maîtrise. Dans le plus petit espace il accomplit un tour de force.

Le texte à gaieté et à ironie qu'il a confié à M. Louis Beydts est d'un génie naturel et irrésistible. Le subtil musicien de *Moineau* n'a malheureusement pas pu y donner sa mesure. Il n'a été autorisé à écrire que six morceaux spirituellement improvisés. Dans le prélude et chanson on remarque la préparation de la vocalise de Niao. Le voyage aller et retour de Tchong-Li est évoqué non sans verve. La romance de Niao est d'une grâce toute faurréenne. Six musiciens enfermés dans une loge du second étage nous traduisent sans trop d'éclat ces pages d'une chinoiserie facile et narquoise.

On sent bien que ces trois tableaux asiatiques n'ont été arrangés que pour laisser en lustre la cantatrice d'un rang élevé qu'est Mme Yvonne Printemps. C'est une artiste, en vérité, unique. Après avoir fait résonner la corde grave, la note d'une humanité vibrante de *Françoise*, elle s'est métamorphosée en Chinoise de paravent, ornée d'une grâce inimitable. Sa voix, limpide, pénétrante, comme illuminée, a une fois de plus fait merveille. Mme Yvonne Printemps a en elle de la fée.

Il faut également faire exception pour M. Sacha Guitry qui ne cesse pas d'être séduisant. Il a créé en quelque sorte une petite cour dont Mme Yvonne Printemps fait les honneurs au public. C'est payer une dette délicate que de le louer selon son mérite.

N'essayons pas de saisir le point central de ces offrandes de saison dans leur harmonie et leur contraste. Le commun et le convenu y voisinent avec des attraits plus sérieux. Tout est groupé, rassemblé pour le plaisir des spectateurs. On me permettra aujourd'hui de me tenir à cette veine agréable. Je n'aborderai que la prochaine fois les sévères questions qui se posent au sujet de notre Académie nationale de musique et de danse.

HENRY MALHERBE.